

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 5. Cap Rouge, Janvier 1874. No. 4.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

SOMMAIRE :

Notre publication—Entretien sur la famille—Encyclique—Les élections—Chronique religieuse—La santé du Pape—Fleurs du Vatican—Mondé religieux—Un blasphème, au sein de notre Assemblée Nationale—Bénédictio d'une église—Ordinations—Hommage au Sacré Cœur de Jésus—Abjuration—Hommage au mérite—Lettre d'un capitaine—Langage admirable d'un chef d'Etat—M. Michel Guerin curé de Pontmain (suite)—Le Collégien—Bulletin de l'Union Ailet—Faits-Divers.

NOTRE PUBLICATION.

Nous n'avons jamais eu un nombre aussi considérable d'abonnés, à la *Gazette des Familles* que cette année; cependant, nous n'avons nullement sujet de nous en réjouir, quant à ce qui nous regarde personnellement; car nous n'avons jamais été plus mal payés. Tous les abonnements devraient être acquittés au commencement de chaque année; malgré cela, quoique nous soyons rendus au quatrième numéro double, qui équivaut au huitième des années pré-

cédentes, nous avons à peine reçu un tiers du prix des abonnements. Aussi, quant au postage que nous payons avant l'envoi ; plusieurs n'en font pas plus mention que s'ils n'étaient nullement tenus de nous le rembourser.

Nous recevons tous les jours de nombreuses lettres d'encouragement, qui nous engagent à continuer longtemps notre œuvre ; cependant, si on veut nous laisser travailler seuls, et ne s'occuper nullement de rémunérer notre travail, nous serons forcés, la fin de la cinquième année arrivée, de le discontinuer.

Si les retardaires se réjouissent de ce projet, leur joie sera de courte durée ; car son exécution nous donnera le temps de mettre nos comptes entre les mains d'un homme de loi, et de les forcer à payer jusqu'au dernier sou.

Il nous est dû pour la *Gazette* au delà de 1,000 piastres, et pour un montant aussi considérable, personne ne nous paie un centin d'intérêt, tandis que nous ne pouvons emprunter sans payer six à sept pour cent.

Les reproches que nous faisons ici ne s'adressent nullement à ceux qui ayant payé les années précédentes, nous ont prié d'attendre quelque temps, pour la présente année.

De plus, les retardataires doivent se rappeler qu'ils perdent le droit d'avoir part à une messe qui se dit tous les premiers vendredis de chaque

mois, en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, pour tous les abonnés.

Pour démontrer que nous avons raison de presser le paiement des abonnements, nous croyons devoir annoncer à nos lecteurs que nous avons perdu au delà de trois cent piastres, soit que des agents infidèles aient usé de nos deniers, sans jamais nous en rendre compte, soit que des abonnés aient pris le chemin des États-Unis, après trois à quatre ans d'arrérages. Voici le fait d'un de ces braves gens ; un docteur s'il vous plaît ; il nous écrit pour demander la *Gazette* pour neuf abonnés ; après l'avoir reçu trois ans durant, il nous la renvoie sans nous donner une pence. Nous la lui renvoyons, en le priant de payer ses arrérages ; il se débarrasse de nous, en disant adieu à la paroisse où il pratiquait, pour aller se cacher dans un faubourg de Montréal.

Nous avons aussi une belle histoire d'un notaire, qui a reçu pour nous une vingtaine de piastres, sans jamais rien nous donner. Quand à cet honnête homme, nous espérons l'atteindre d'une manière ou d'une autre.

— 000 —

Quinzième entretien sur la Famille.

HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Cinquième devoir.—*Du bon exemple.*

Voici une vérité que les pères et les mères ne devraient jamais oublier : au lieu de se plaindre de leurs enfants, comme la malheureuse mère

dont nous avons retracé la conduite, dans notre dernier entretien ; c'est d'eux-mêmes dont ils devraient bien plutôt se plaindre. Car, s'ils se donnent la peine de jeter un coup d'œil sur leur conduite, ils se convaincraient qu'ils sont réellement eux-mêmes la cause vivante des défauts de leurs enfants, et de tous les chagrins qu'ils en éprouvent.

Vous poussez des plaintes amères, pauvres parents ! Mais, de quoi vous plaignez-vous ? Faites-nous la confidence de vos chagrins, et s'il est en notre pouvoir de les adoucir, nous serons tous heureux d'apporter quelque soulagement à vos peines ! Nous vous écoutons avec un vif intérêt, parlez tout à votre aise.

“ Monsieur, nous dit un père de famille accablé sous le poids de l'affliction, je suis malheureux autant qu'on peut l'être ! et voici tout le sujet de mes cuisants chagrins : Mes enfants n'ont ni égards, ni respect pour moi ; au contraire, ils me méprisent ; ils vont jusqu'à témoigner ce mépris en présence de mes amis, de mes voisins, en un mot, de tout le monde.

Pendant que cet infortuné donne cours à ses larmes ; nous ne pouvons que lui dire, pour le consoler : pauvre père ! nous vous plaignons de tout cœur ; car c'est une chose bien amère, c'est un supplice insupportable, que de se voir l'objet de l'indifférence et du mépris de ceux-là mêmes dont a droit d'attendre le respect, et en quelque sorte, la vénération ! mais, dites nous donc, père infortuné, qui a appris à vos enfants à n'avoir plus pour vous, ni égards, ni respect ? Qui, aussi, leur a enseigné à vous mé-

priser, à se moquer de vous ? n'êtes vous pas l'auteur de ces grands défauts ? n'est-ce pas vous qui leur avez enseigné à vous traiter ainsi, en ayant vous-même, ni égards, ni respect pour Dieu, l'Eglise et ses ministres ? Rentrez en vous-même, dans le fond de votre conscience, et vous serez forcé de vous frapper la poitrine, en confessant que vous êtes le premier et le plus grand coupable ; car Dieu, l'Eglise, ses ministres, qui représentent Jésus-Christ, sont pour vous quelque chose de bien plus vénérable, que vous ne l'êtes vous-même, pour vos enfants ; et si vous n'avez ni égards, ni respect pour votre Créateur, pour sa sainte Epouse, sur la terre, de quel droit, et à quel titre voudriez-vous que vos enfants vous aient en haute vénération ? Et si vous vous moquez de ce qu'il y a de plus sacré, de plus saint ; de quel droit, à quel titre, voudriez-vous interdire à vos enfants, le triste plaisir de se moquer de vous ? Ignorez-vous donc que si vous avez droit aux hommages et à la soumission de vos enfants ; ce n'est que parce que vous tenez, à leur égard, la place de Dieu et de son Eglise ?

“ Ah ! malheureux père, vous vous êtes rendu indigne de notre pitié, car, vous n'avez que trop mérité le châtement qui vous accable ; et le mépris que vos enfants font de vous, est votre propre ouvrage. ”

Quand nous en avons fini avec le premier, un autre accourt et nous crie : “ De grâce, Monsieur, ne refusez pas de m'entendre ; je suis le plus malheureux des hommes. Voici la cause de mon malheur : mes enfants sont des monstres d'ingra-

titude, à mon égard ! J'ai travaillé comme un mercenaire, pour leur amasser un peu de fortune, pour leur laisser quelque bien être sur la terre ; j'ai fait de grands sacrifices, je me suis imposé les plus sérieuses privations, pour les faire instruire, afin de leur procurer un état honorable ! Et, les ingrats, ils ne tiennent aucun compte de mes travaux, de mes sacrifices et de mes privations ! ”

Ah ! pauvre frère ! nous vous plaignons de toutes les puissances de notre âme ! car il est affreusement dur, de ne recueillir que l'indifférence et l'ingratitude, lorsqu'on a droit à la reconnaissance et aux actions de grâces ! . . . Mais, cependant, père désolé, dites nous, qui donc a appris à vos enfants à n'avoir aucune reconnaissance, pour tout ce que vous avez si généreusement fait, dans leur plus grand intérêt ? Qui leur a enseigné à compter pour rien, vos travaux, vos sacrifices, vos privations ? N'est-ce pas vous-même ? Descendons ensemble au fond de votre âme, pour nous y rendre compte de ce que vous avez fait. Avez-vous témoigné à Dieu, à ses représentants, à son Eglise, toute votre reconnaissance, pour les bienfaits tout autrement importants, que vous en avez reçus, et que vous en recevez encore, chaque jour, de leur libéralité ? Au contraire, n'entendez-vous pas une voix terrible qui s'élève de votre cœur, pour vous reprocher de n'avoir eu pour eux, que de l'indifférence, et de l'ingratitude !

Ecoutez, père dénaturé, c'est Dieu lui-même qui vous a donné l'existence, c'est lui qui vous la conserve, c'est lui qui vous donne la santé

vos biens eux-mêmes sont à lui, il en est le premier maître. De plus, par le ministère de son Eglise et de ses apôtres, il vous a engendré à la vie de la foi, il vous instruit de tout ce que vous devez connaître, pour opérer sûrement votre salut. A chaque instant de votre vie, il vous inonde de ses grâces etc. Et malgré cela, et pour tout ces biens infinis, quelle reconnaissance avez vous, pour d'aussi grands bienfaiteurs ? Pouvez-vous être surpris, après une conduite aussi condamnable, que vos enfants n'aient aucune reconnaissance, pour tout ce que vous avez fait pour eux, ainsi que pour ce que vous faites encore tous les jours, dans leurs plus chers intérêts !

Père ingrat envers Dieu, envers son Eglise et ses ministres, vous n'êtes digne d'aucune sympathie, vous avez ce que vous méritez, par votre conduite à l'égard de ceux qui vous ont comblé de bienfaits ; et l'ingratitude de vos enfants, à votre égard, est bien votre ouvrage !

Eh ! bien, père de famille, de quoi vous plaignez-vous encore ? " Ah ! Monsieur, nous dit un troisième, avec le sentiment de la plus profonde douleur ; mon affliction est extrême, et en voici la cause, que vous ne pourrez désavouer : je donne à mes enfants les ordres les plus formels et les plus avantageux, pour leur bonheur ; je leur recommande des choses très justes et parfaitement raisonnables ; et les malheureux ! ils se révoltent contre mon autorité, ils se moquent de toutes mes remontrances, tournent en ridicule tous mes avis, et foulent aux pieds tous mes ordres. "

Pauvre père, que je vous plains ! car c'est le sujet d'une douleur bien poignante, pour des parents, de voir leurs enfants s'insurger contre leurs ordres les plus légitimes, et de les voir mépriser des conseils, dont l'exécution assurerait leur gloire et leur bonheur ! Mais, dites-nous, malheureux père, qui donc a appris à vos enfants à se révolter contre votre autorité, à fouler à leurs pieds vos ordres les plus légitimes, à se moquer de vos conseils les plus sages et les plus avantageux pour eux ? mais, n'est-ce pas encore vous, en vous révoltant vous-même contre les commandements de Dieu, et ceux de l'Eglise ? n'est-ce pas vous encore, en tournant en ridicule les conseils si sages que Dieu, vous prodigue, soit dans son Saint Evangile, soit par les instructions de ses ministres ?

Père infidèle à Dieu et à son Eglise, vous n'êtes digne d'aucune pitié, vous avez ce que vous méritez, par vos infidélités aux commandements de Dieu et de l'Eglise ; et la révolte de vos enfants contre votre autorité et contre vous, est bien votre ouvrage.

Mais, voici un père qui se trouve dans une désolation plus grande encore que tous ceux que nous venons de mentionner.

Monsieur, s'écrie-t-il, avec l'accent du plus affreux désespoir ; ayez pitié de moi ! ma position est insupportable ! Je n'y tiens plus ; le déshonneur est à la veille d'entrer dans ma maison ; mes enfants sont dépravés ; ils ne fréquentent que des compagnies extrêmement dangereuses ; ils sont habituellement dans les maisons les plus mal famées ; ils ne lisent plus que des livres

impies et immoraux ; ils sont gâtés et corrompus jusqu'à la moëlle des os !

Pauvre et malheureux père ! Vous êtes d'autant plus à plaindre, que vos enfants sont d'autres vous-même. Leur nom est le vôtre ; leur sang est votre sang. Si donc vos enfants se flétrissent et se déshonorent, vous voilà flétri et déshonoré vous-même, dans votre nom et dans votre sang !

Mais dites-nous encore, père malheureux, qui donc a allumé dans le cœur de vos malheureux enfants, ces passions fougueuses qui, à ce moment, les emportent, comme malgré eux, aux excès les plus honteux et les plus révoltants ? Qui donc a creusé sous leurs pieds ces abîmes de boue, de fange, de corruption et de déshonneur, dans lesquelles ils sont si honteusement plongés en ce moment : et d'où ils ne plus presque sortir ?

Mais, père imprudent, ce malheur que vous déplorez avec tant d'amertume, n'est-il pas votre ouvrage ? N'est-ce pas vous qui avez si misérablement dépravé vos enfants, soit en ne les surveillant pas, soit en tenant vous-même, ou en laissant tenir devant eux des propos licencieux ou impies ; en chantant vous-même, ou en laissant chanter en leur présence, des chansons honteuses et libertines ? En laissant à leur portée des mauvais livres, en exposant à leurs regards des peintures ou des gravures indécentes ; en les conduisant dans les soirées dansantes ; et peut-être, en leur donnant vous-même l'exemple si funeste, de l'impiété et du libertinage ?

Père scandaleux, au lieu de pitié, vous ne

méritez que la réprobation. Vous n'avez que ce que vous avez mérité, par vos imprudences et vos scandales ! La honte et la dépravation de vos enfants sont votre ouvrage ! Vous avez semé les orages ; il est juste que vous soyez accablé par la tempête et la grêle ! Vous avez semé la corruption, il est juste que vous moissonniez abondamment la honte et le déshonneur !

Mais, d'autres plaintes également lugubres viennent encore retentir à nos oreilles. Quoi ! cette fois, c'est vous, mère de famille, qui vous plaignez si amèrement, et qui poussez de si profonds soupirs ! Quelle est donc la cause de vos déchirantes lamentations ? Ah ! nous répondez-vous, vous ne sauriez mesurer la profondeur de notre douleur ! Elle nous accable, nous écrase sous son poids ! Si vous pouviez connaître comme nos filles sont remplies de l'esprit du monde, vaniteuses et sans l'ombre de la piété ! Elles sont encore légères, étourdies et imprudentes ! La pudeur, le plus bel ornement de notre sexe ne pare plus leur front ! Elles sont audacieuses comme des hommes de cages, des matelots ; et elles menacent de nous déshonorer !

L'auvres mères, mères infortunées, toutes les voix de la terre ne sont pas trop nombreuses pour vous plaindre ! Hélas ! faut-il vous dire toute la vérité ! Vous ne connaissez qu'une partie de votre malheur. Oui, pensez-y sérieusement : l'honneur d'une fille, est toujours l'honneur de sa mère ; mais, le déshonneur d'une fille, est encore plus énergiquement le déshonneur de sa mère !

Ainsi, pauvres et malheureuses mères, vous

voilà donc flétries et déshonorés, dans ce que vous avez de plus cher dans vos filles!

Ah! nous comprenons votre désespoir, et nous vous plaignons de tout cœur. Mais, pour combien êtes dans cette terrible infortune? Autrefois, vos filles avaient bien peu de goût pour le monde, et pour ses sottises vanités; elles avaient même de l'inclination et du goût, pour la piété, et pour tous ses saints exercices! et à l'époque de leur première communion surtout, elles étaient pures, belles et saintes comme des anges! Or, dites-nous, pauvres mères, qui donc a détruit, dans le cœur de vos jeunes filles, cette noble piété, qui faisait alors leur plus bel ornement, leur gloire et leur mérite, même aux yeux du monde? Qui donc a brisé, dans leurs jeunes cœurs, cette répugnance qu'elles éprouvaient pour le monde et ses plaisirs trompeurs? Qui a aplani devant elles, les obstacles qui s'opposaient au déshonneur qui les couvre aujourd'hui de son ombre lugubre?

N'est-ce pas vous, mères légères et imprudentes, en négligeant, ou en tournant en ridicule, les nobles et louables pratiques de la piété chrétienne, dans lesquelles, elles trouvaient leurs joies et leur bonheur! Oui, c'est vous, en favorisant leur penchant, pour le luxe et les parures frivoles! c'est vous, en les produisant, comme malgré elles, dans les veillées, les danses, les bals! c'est vous, en les laissant seules à seules avec des jeunes gens! Mères imprudentes et scandaleuses, vous êtes les ouvrières de votre propre malheur, et vous ne méritez d'aucune manière notre pitié. Vous avez, vous aussi, ce que

vous avez mérité, par votre conduite indigne ; et les désordres de vos filles sont bel et bien votre ouvrage !

Tout ce qui nous reste à vous dire, mères infortunées, c'est de verser des larmes abondantes, sur votre vie passée. Oui, pleurez, pleurez encore : vous ne saurez jamais effacer, par vos pleurs, les imprudences dont vous vous êtes rendues coupables envers vos jeunes filles. Pleurez encore, car vos fautes porteront des fruits amers pendant plusieurs générations ; à moins que Dieu ne vienne par une grâce extraordinaire, que vous ne pouvez espérer, briser la chaîne des maux qu'a fait naître votre conduite anti-chrétienne et scandaleuse.

— 000 —

Encyclique.

La persécution qui désole l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, vient d'arracher un cri de douleur du fond de l'âme du Grand Pontife Pie IX. Il a ressenti les coups qui accablent ses enfants les plus chers, comme s'ils étaient tombés sur sa tête vénérable. Et lui, qui porte avec un amour immense comme son cœur, la sollicitude de toutes les églises, n'a pu garder plus longtemps le silence, à la vue des maux, qui pèsent sur une partie de la chrétienté ; et le 21 novembre dernier, il envoyait à toutes les puissances de la terre, aux fidèles du monde entier, une encyclique qui suffirait à elle seule, pour illustrer son long et prodigieux règne.

En parcourant ces lignes sublimes, et qui

portent le cachet de l'inspiration, on ne peut se défendre de la plus profonde tristesse. On sent que c'est la voix d'un père, qui fait appel à ses enfants, en faveur d'une partie de sa grande famille ; qui oublie les tortures auxquelles il est soumis, pour ne gémir que sur la portion de son troupeau que des bourreaux veulent arracher au bercail, pour le livrer aux dents carnassières des bêtes féroces.

Mais, après avoir mêlé nos larmes à celles du cœur le plus aimant ; on éprouve une forte émotion, un terrible saisissement ; car tout à coup la voix du père fait place, à celle du Suprême Pontife. Cette voix devient terrifiante comme celle qui renversa Saul sur le chemin de Damas. Elle s'adresse aux tyrans ; Elle leur répète ces paroles du Christ : " Pourquoi me persécutez-vous, dans mes enfants ? " Mais, les persécuteurs de nos jours, tout en ne pouvant se défendre d'une terrible frayeur, sont plongés dans un aveuglement bien plus profond que celui où était plongé Saul, et la parole du Christ et de son Vicaire, ne peut faire tomber les écailles qui couvrent leurs yeux.

Le mal est à ses dernières limites, et pour arrêter ses épouvantables conséquences, il faut appliquer le fer et le feu, couper, trancher les membres gangrenés ; il faut administrer un remède qui soit pour la mort ou la vie. Dans cette extrémité, Pie IX se recueille ; son âme est à la torture ; il prie ; il pleure ; car les coupables sont aussi ses enfants ; et comment frapper sur la chaire de sa chaire, sur les os de ses os, sans se sentir ému jusqu'au fond de

l'âme ! Mais, d'un autre côté, il s'agit du salut du grand nombre. Il se lève donc, dans sa majesté, il s'arme d'un courage surhumain ; et cette fois, sa main s'élève, non pour bénir, mais pour lancer les foudres de l'Eglise, contre les terribles ennemis de la foi, de la justice et de la vérité. Jamais moment ne fut plus tristement solennel ! Jamais la voix du Pontife Suprême n'a plus ressemblé à celle du Dieu terrible, lorsqu'il commanda au feu du Ciel d'abymer les villes coupables de Sodome et de Gomorre !

Mais quel acte du plus sublime courage vient d'accomplir là l'auguste prisonnier du Vatican ! Quoi ! Il est dans les fers ! Ce sont les souverains de la terre qui le chargent de chaînes ; et c'est contre eux qu'il ose élever voix et la main, pour les charger d'anathèmes ! Ce cri de sa conscience peut resserrer ses liens, lui attirer les plus cruelles douleurs ! N'importe ; Le saint nom de Dieu est blasphémé, l'Eglise est persécutée, son peuple est exposé aux plus grands dangers ; cela lui suffit. Il sent qu'il est le seul gardien de l'humanité, de la société ; jusqu'à son dernier soupir, il leur sacrifiera son repos, sa santé, sa liberté, sa vie même.

Ah ! qui est grand, qui est saint, qui est courageux comme Pio IX ! Et qui autant que lui mérite notre sympathie, notre admiration, notre affection ?.....

Oh ! recevons les paroles qui tombent de sa bouche, avec autant de respect que si elles nous étaient directement adressées du Ciel. Unissons nos souffrances, nos prières aux siennes, pour qu'elles en acquièrent un mérite qui les rende

dignes du regard et de l'affection du Christ.

O Sacré Cœur de Jésus, sauvez l'Eglise et Pie IX !

— o o o —

Les élections.

Nous sommes menacés d'une grande calamité. Chacun de nous sait quel mal immense font à notre peuple des élections générales. C'est ni plus ni moins qu'un temps d'agitations, de troubles, de haines, de parjures ; enfin disons-le hautement, c'est un temps de maux de toute espèce, de scandales qui font verser à l'Eglise des larmes amères. Il faut donc être ennemi acharné de son pays, pour faire peser ce malheur sur sur lui, sans une absolue nécessité ; et ceux qui se rendent coupables de tant et de si déplorables maux, mériteraient que le peuple se lèverait devant eux comme un seul homme ; pour leur reprocher amèrement leur imprudence, et leur manque de patriotisme.

Nous nous sommes toujours tenu à l'écart, chaque fois qu'une question politique est venue agiter les partis ; et nous sommes bien décidé à persévérer dans la voie que nous nous sommes tracée ; mais, aujourd'hui, le sujet qui nous occupe, et qui est bien plus grave que toute question politique, nous impose l'obligation d'élever la voix, et de dire à nos lecteurs que l'on conspire contre ce qu'ils ont de plus cher ; c'est-à-dire, la paix, le bon ordre, et les jouissances que procurent l'amitié et les liens de famille.

S'il y a un temps où l'on détourne ses regards du ciel, où l'on oublie Dieu et ses devoirs les plus sacrés : c'est celui où deux partis se dressent l'un contre l'autre, armés de la calomnie, de la médisance, de la vengeance et des plus mauvaises passions. Alors la voix de l'Évangile, celle des premiers pasteurs, celle de cet homme qui est l'ami le plus dévoué de ses paroissiens, sont rejetées avec mépris, et n'ont plus aucune valeur ; On met bien au dessus de ces paroles sacrées celle d'un homme qui ne cherche qu'à exploiter ses semblables, pour satisfaire son ambition, sa cupidité, et les instincts les plus pervers.

Dans ces jours déplorables, plus un homme flatte nos faux préjugés, nos mauvais penchants ; plus il cherche à nous soustraire à nos obligations les plus saintes ; enfin, plus cet homme nous veut de mal, pour le temps et l'éternité ; plus cet être abjecte rencontre nos sympathies et notre confiance. Peut-il y avoir un aveuglement plus déplorable ; et aurait-on jamais pu croire que le peuple canadien qui d'ordinaire, est si intelligent, pourrait se laisser aller à un si déplorable entraînement, quand il s'agit de ses plus chers intérêts.

Quoi ! des frères, des amis, des voisins, qui ont les mêmes intérêts ! Des chrétiens qui ont la même foi, le même Dieu, le même père céleste, et qui auront le même juge au moment terrible de la mort, se déclarer la guerre, lutter avec rage les uns contre les autres ; se déchirer à belles dents ! Et pourquoi une conduite si étrange, si digne de la réprobation de

Dieu et des hommes ? Pour avoir le triste honneur de servir de marche-pieds à des hommes qui, souvent nous méprisent assez, pour nous offrir de l'argent pour notre voix, qui nous traite comme un bétail que l'on peut acheter à vil prix ; et qui, plus tard, nous feront payer bien cher notre coupable complaisance en nous revendant à un maître encore plus cruel qu'eux.

Quoi ! Nous Canadiens Français qui sommes issus de race de nobles, de héros, nous qui sommes devenus puissants, au milieu des plus terribles obstacles, parce que nous n'avions qu'une même pensée, un même but, un même cœur, et que nous nous serrions sous le même drapeau, celui de l'honneur et de la foi ; nous nous laisserions avalir, dégrader, par des êtres oublieux du devoir, qui trouvent un bonheur indicible à marcher sur des ruines.

Quoi encore : nous devrions être tous réunis dans le Cœur Sacré de Jésus ; nous chérir comme les enfants d'un même père, d'une même mère ; et au premier cri que poussé un énergiquement jaloux de notre bonheur, comme autrefois le serpent infernal, qui arracha la félicité à nos premiers parents, nous nous dépouillons des livrées de la charité, et de toutes les vertus chrétiennes, pour paraître sur le champ de bataille, parés des livrées du paganisme, de l'idolâtrie, chargés d'armes meurtrières, cruels comme des tigres, des lions !

Ah ! si avant de lever l'étendard de la division, et de la lutte, vous alliez faire un pèlerinage au champ de la mort ; si chaque parti allait méditer sur la tombe de ses ancêtres, de ses amis, de

ses parents, pour apprendre ce qu'il pensera des désordres auxquels il se livre pendant les élections, au moment suprême du trépas ; comme on se hâterait d'enfourer la hache de guerre, de se serrer dans les liens de la charité, de se prodiguer les marques de la plus sincère amitié !

Mais comment espérer un aussi prodigieux changement qui consoleraient tant l'Église, ses pasteurs et tous ses véritables enfants ?

Comment pouvons nous espérer que les deux partis qui divisent aujourd'hui la Province de Québec, pourront, en face de notre ennemi naturel, le Haut Canada, se donner la main, s'embrasser, dans une étroite amitié ? Un pareil spectacle, dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, et vû l'éloignement qui sépare ceux qui se disputent le pouvoir, serait un prodige étonnant. Mais, pour tous ceux qui croient à l'intervention divine dans le gouvernement du monde, pourquoi n'attendraient-ils pas ce prodige, s'ils savent le demander au Ciel. Oui, si tous les catholiques du Canada, s'unissaient dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, dans une prière commune et ardente, ils obtiendraient de faire disparaître les causes de divisions qui existent parmi nous, et qui menacent de nous conduire à l'abyme. Pourquoi, d'ailleurs, n'imiterions nous pas notre mère-patrie, la France, qui fait, depuis deux ans, précéder la réunion de son Assemblée Nationale, de prières publiques, de neuvaines, de pèlerinages. N'en doutons pas, c'est pendant ces saints exercices que nous entendrions la voix salutaire de Jésus qui nous dit : Apprenez de

moi que je suis doux et humble ; je vous ai aimé jusqu'à la mort, jusqu'à donner pour vous, jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Apprenez encore de moi jusqu'où doit aller votre amour envers vos frères. Chassez de vos cœurs toute haine, toute division, toute inimitié qui ne peuvent que vous conduire au malheur, pour le temps et l'éternité."

Nous ne pouvons que nous adresser à nos lecteurs ; mais, ils sont assez nombreux pour faire violence au Ciel, s'ils veulent s'unir à nous dans la prière. Nos deux publications réunies, comptent au moins soixante-quinze milles lecteurs. Ce nombre est une véritable puissance, dans un pays comme le nôtre. A cette puissance, donc nous disons : il s'agit de détourner un grand malheur qui nous menace ; tons, pères, mères, enfants, citoyens de tout rang, de tout âge, nous sommes hautement intéressé à l'éviter, et nous devons employer tous les moyens à notre disposition, pour arriver à ce but. Mais, parmi tous ces moyens, quel est le plus puissant ? Dieu nous l'a appris ; Pie IX notre Père, ne cessent de nous le répéter : c'est la prière, la prière faite en union avec Jésus, avec Marie, avec tous les saints du Paradis, tous les élus de la terre.

Chers lecteurs, s'il s'agissait de faire appel à tous les catholiques de la Puissance, nous céderions la parole à nos supérieurs ecclésiastiques ; mais, comme il ne s'agit que de ceux avec qui nous avons les rapports les plus intimes ; nous ne craignons pas de les inviter à faire avec nous, tous les jours de ferventes prières au Sacré Cœur de Jésus, à Marie Immaculée et à Ste.

Anne, pour obtenir que les partis se rapprochent, et travaillent de concert au bien temporel et moral du pays.

Nous invitons aussi ceux qui pourront assister à la sainte messe, de faire cet acte de piété dans le même but.

Si tous nos lecteurs sont fidèles à exécuter notre conseil, nous n'en doutons nullement ; nous obtiendrons la faveur que nous solliciterons, et nous en obtiendrons bien d'autres qui ne nous seront pas moins précieuses.

— 000 —

Chronique religieuse.

La santé du Pape.

Malgré son âge avancé, la mer d'amertume où il est plongé, Notre Saint Père jouit de la plus florissante santé ; et un journal de la révolution qui, depuis deux ou trois ans, ne parle que de son agonie, est forcée d'avouer ce qui suit :

“ La saison d'automne qui est si nuisible aux hommes arrivés aux dernières limites de l'âge, est plus favorable que jamais à Pie IX. Il n'a pas la moindre atteinte du refroidissement auquel l'impression même légère de l'air le rendait autrefois sujet.

“ Après sa dernière maladie, la complexion générale du Saint Père a ressenti une amélioration considérable, qui se maintient avec une régularité parfaite. Il a même remplacé son manteau par une douillette légère de drap blanc,

avec laquelle il a bravé impunément les vents du nord de ces jours passés, dans les jardins.

Rendons grâces au Tout-Puissant de ce qu'il conserve à l'Eglise et au monde une santé si précieuse.

—000—

Fleurs du Vatican.

Voici quelques fleurs cueillies dans le palais où Pie IX est aujourd'hui prisonnier. Il n'y a que dans l'Evangile que l'on peut en trouver d'aussi belles ; et si elles sont poussées sur la terre, en considérant la richesse de leurs couleurs et de leurs parfums, on reconnaît tout aussitôt que le soleil qui les a fait éclore et s'épanouir, n'est pas celui qui nous éclaire.

Ière fleur. Sous les flots de la grande invasion, au milieu des ruines, des incendies, des épouvantements et des ravages qui se virent sous le règne du pape St. Gregoire le Grand, ce magnanime pontife était, pour ainsi dire, seul debout, et comme un ange du Ciel, veillant sur les débris de l'humanité, essayant de les sauver, par son énergie sublime, et de les ranimer, par l'ardeur de sa charité. Il était la Providence rendue visible.

Ayant appris un jour que, malgré sa vigilance sur les besoins des pauvres, on avait trouvé, dans les étroits détours des *Andrones* le corps d'un pauvre qui pouvait être mort de faim, ils s'abstint, pendant plusieurs jours de dire la messe, et il pleura sur ce mendiant, plus que sur Rome elle-même. Ce fait démontre que

l'amour de Jésus-Christ porte avec lui l'amour de l'humanité.

2^{de} Fleur.—Le pape St. Anastase Ier, dont St. Jérôme disait : *“ qu'il était un homme d'une vie sainte. d'une riche pauvreté, et d'une grande sollicitude apostolique ; a dit ce mot d'une beauté céleste : “ Je veux prémunir contre l'erreur toutes les nations de la terre, car elles sont les parties de mon Corps. ”* L'unité du genre humain, que la papauté et l'Eglise voulait rendre immortelle, qu'es-tu devenue ? La révolte et et l'orgueil t'ont brisé, et, sous le nom profane de progrès, nous voyons s'étendre la division du genre humain.

3^{ème} Fleur.—Si un Romain qui vivait du temps de Néron, se fut levé de son tombeau sous le règne du pape Grégoire XIII, il eut été témoin d'un spectacle auquel il n'eut absolument rien compris ; il eut vu ce successeur de Jésus-Christ conduire une procession de huit cents pauvres infirmes, se rendant au vaste hôpital qu'avait fait construire un de ses prédécesseurs, Sixte-Quint, et les y installer avec déférence et respect ; il eut pu voir, quelque temps après, un autre pape, Innocent XII, faire de l'ancienne demeure de l'empereur Constantin, du palais de Latran, que les Souverains Pontifes avaient si longtemps habité, le séjour d'une foule de malheureux. Témoin de cet étrange spectacle, ce vieux Romain se serait écrié : *“ Mais, un nouveau monde a donc succédé à celui que j'ai autrefois connu ! Alors, on méprisait les pauvres et les infirmes, on massacrait les esclaves ; et aujourd'hui, on les honore, on*

les vénère, on les environne de tous les soins ! Mais qui a donc opéré ce prodige éclatant ?” En réponse à cette question, on n’aurait eu qu’à étaler à ses regards étonnés un crucifix.

Le pape Six-Quint disait : “ Aux ouvriers valides, il faut du travail, à ceux qui sont invalides, il faut des hopitaux.” On voit que l’idée des hopitaux, est assez ancienne et qu’elle est née dans le cœur d’un pape.

Ce fut ce même Sixte-Quint qui, dans son immense sollicitude pour le peuple, fonda à Rome les premiers Monts-de-piété ; sans *usure*, a soin d’ajouter l’historien Platina. Disons à cette occasion que si on voulait être juste envers l’Eglise, on avouerait qu’à l’origine de toutes les bonnes et grandes choses, se trouve le nom soit d’un Pape, soit d’un Evêque, soit d’un moine, soit d’un humble prêtre. Rappelons ici un fait qui, à lui seul, répond à cette lâche calomnie : Que l’Eglise favorise et prêche l’ignorance. Le grand Pape Clément XIII fonda autant de collèges qu’il y a de lettres dans l’alphabet. Les Papes ne faisaient pas périodiquement de longs discours sur l’instruction gratuite ; mais ils la réalisaient dans l’univers chrétien, et dans les commencements, après les invasions barbares surtout, il n’était pas rare de voir des Evêques occupés à apprendre à lire aux petits enfants.

4ième Fleur. Le Pape Etienne VI nourrissait les orphelins comme ses enfants, et ne prenait jamais son repos, qu’il ne fut assuré que les pauvres étaient soulagés.

5ième Fleur. Dans le 3ième Concile de La-

tran (1179) le Pape Alexandre III déclara, au nom du concile, que tous les chrétiens devaient être exempts de la servitude. " Cette loi seule dit Voltaire, doit rendre chère sa mémoire à tout le peuple." Aussitôt, le roi de France, Louis le Hutin déclara que tous les serfs de son royaume devaient être mis en liberté. Ainsi, c'est un Pape, un des Vicaires de Jsus-Christ qui, le temps venu, a achevé la destruction de l'esclavage dont l'évangile est la condamnation.

Les papes sont donc venus au secours de toutes les infirmités humaines, ils ont trouvé des remèdes à toutes les souffrances, et ainsi, ils sont les plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Ce qui précède est, en grande partie, emprunté à l'*Écho de Rome*.

— 000 —

MONDE RELIGIEUX.

Un blasphème au sein de notre Assemblée Nationale.

Le dix-neuf du mois dernier sera à jamais une triste époque, dans nos Annales parlementaires. Un député a proclamé, en pleine chambre, que le serment, dans certain cas, n'est qu'une formule banale et sans importance.

Quoi ! un acte religieux si solennel, l'acte le plus saint après les sacrements, n'est qu'une bagatelle, dont on peut se moquer à loisir, quand il contrarie nos intérêts !

Ce langage blasphématoire, dans la circonstance où il a été tenu, a bien soulevé d'énergiques protestations, de la part de quelques dé-

putés ; mais, ces voix isolées étaient insuffisantes ; et dans une assemblée presque entièrement catholique, comme la nôtre, un cri d'indignation aurait dû s'élever de tous les points de l'enceinte parlementaire, pour forcer le mandataire qui venait de s'exprimer d'une manière si indigne d'un chrétien, de retirer ces trop malheureuses paroles.

Nous relevons ce déplorable incident avec sévérité, car, il n'est que la répétition de ce que des hommes sans conscience ou d'une ignorance complète en matière religieuse, ont souvent répété, dans les élections. Oui, on a sou- dit à des électeurs que l'on venait d'acheter comme un vil bétail ; allez jurer, sur le Saint Evangile que vous n'avez rien reçu, pour le vote que vous donnerez ; allez sans crainte, car le serment, que l'on vous fera prêter, n'est qu'une *formule banale*.

Nous avons tout à craindre de ces prédicateurs, lors même qu'ils ont les dehors les plus séduisants, les manières les plus agréables, le langage le plus poli ; car, quand on est rendu à jeter le mépris sur un acte aussi sacré, on peut aussi jeter l'injure à la face de Dieu, fouler à ses pieds tous les articles de sa loi sainte.

Electeurs catholiques, quand vous avez à choisir un mandataire, n'oubliez pas que vous remplissez là un devoir bien sérieux, et dont vous rendez un compte sévère au tribunal du Souverain Juge. Vous prenez la responsabilité de tout ce que fera, dira, enseignera l'homme de votre choix. Le mal dont il se rendra coupable, vous sera imputé.

Ah ! si vous étiez plus fidèles à écouter la voix si pleine de sagesse de vos Evêques, à suivre, sur ce point, tous les conseils d'une si haute importance qu'elle vous donne, vous n'auriez pas à rougir des fausses doctrines qu'enseignent vos représentants. Nous vous en conjurons, soyez donc prudents comme le serpent, quand il s'agit d'accorder votre confiance à celui qui doit défendre vos plus graves intérêts. Ne vous laissez gagner ni par les richesses, ni par d'autres considérations toutes humaines.

— 300 —

Bénédiction d'une église.

Jeudi, le 18 du mois dernier, avait lieu à St. Antonin de Témiscouata, la bénédiction de la nouvelle église en pierre qui vient d'y être élevée à la gloire de Dieu et de la religion. Cette cérémonie s'est faite avec solennité et au milieu d'un grand concours de prêtres.

Nous signalons ce fait de préférence à bien d'autres, parce qu'il est la preuve de ce que peut faire une paroisse comparativement pauvre, quand elle est animée d'un saint zèle et qu'elle est docile à la voix pleine de sagesse et de prudence de son pasteur.

La paroisse de St. Antonin, il n'y a encore qu'une dizaine d'années, était loin de laisser entrevoir qu'elle pourrait prendre place parmi nos grandes paroisses ; et ceux qui à cette époque ont vu les souches qui environnaient les demeures, et le sol aride qui paraissait assez impropre à la culture, devront aujourd'hui parta-

ger notre étonnement, en apprenant que dans cette localité naissante, on ait pu déjà élever un si beau monument religieux. Qu'on ose nier, après cela, qu'avec de la bonne volonté et de la persévérance, ont fait des prodiges.

Cette paroisse et son zélé pasteur, le Rév. M. Gagnon, ont bien mérité de leur pays et de la religion, et les bénédictions du ciel ne pourront manquer de pleuvoir sur eux, pour tant de dévouement et d'esprit de sacrifice.

— 000 —

Ordinations.

Samedi, le 20 du mois de décembre, Monseigneur l'Archevêque a ordonné, dans la cathédrale, les Messieurs dont les noms suivent :

Sous-diacre :—M. Joseph Lizotte du diocèse de Québec.

Diacre :—MM. Thomas Grégoire Rouleau, Joseph James David Ballantyne, Cyrille Alfred Marois, F. X. Lachance Mayrand, du diocèse de Québec, et Richard Alexander Brown, de Savannah.

Dimanche, le 21.

Prêtres :—MM. Joseph Dumas de St. Joseph de Lévis, et Cyrille Alfred Marois, de St. Roch de Québec.

— 000 —

HOMMAGE AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Nous lisons dans le *Nouveau-Monde* :—Nous voyons chaque jour avec un nouveau bonheur

le feu sacré de la dévotion au Divin Cœur de N. S. J.-C. : de ce cœur d'adorable douceur " qui a tant aimé les hommes, " s'allumer partout et s'étendre à toutes les églises d'Amérique. L'été dernier, à la suite de leur Concile, les vénérables Evêques de la Province de Québec vouaient à la gloire du Sacré Cœur, tous les diocèses de notre religieux pays dans une commune et solennelle consécration. La flamme du même amour s'est rallumée aux Etats-Unis. Nous voyons qu'imitant en cela l'exemple donné par l'Eglise de Philadelphie, il n'y a que quelques semaines, treize nouveaux diocèses, comprenant sept grands états de l'Union Américaine, ont également été consacrés au Sacré Cœur par leurs Evêques respectifs, dans une cérémonie solennelle qui eut lieu à New-York, Brooklyn, Newark, Boston, Portland, Burlington, Providence, Hartford, Springfield, Buffalo, Rochester, Ogdensburg et Albany, avec tous les fidèles, églises, collèges et institutions religieuses qu'ils renferment.

Quelle belle couronne offerte au Cœur adorable du Sauveur que celle-ci ! et comme ces millions de cœurs désormais enchaînés à celui du Sauveur par le lien de l'amour le plus pur et le plus fort, vont le dédommager de l'ingratitude de tant d'autres, qui n'ont jamais su qu'entourer ce Divin Cœur d'une douloureuse couronne d'épines.

ABJURATION.

Lundi, fête de l'Immaculée-Conception, après l'office des vêpres, avait lieu, à l'église de Saint-

Roch de Québec, une imposante cérémonie. Madame George Marmen, né Sara Hart, abjurait publiquement les erreurs du protestantisme et prononçait sa profession de foi catholique, en présence d'un grand concours de fidèles.

Désireuse de partager la croyance de son époux, madame Marmen n'avait pas hésité à dire adieu à ses amis de New-Castel, en Angleterre, pour venir en Canada où elle pourrait s'initier aux mystères de notre sainte religion. L'étude suivie de la doctrine chrétienne qu'elle fit depuis son arrivée au Canada, ne servit qu'à accroître de plus en plus ses convictions religieuses, jusqu'à ce qu'enfin, lundi dernier, elle vit couler sur son front l'eau régénératrice du baptême. Puis, en présence du Saint-Tabernacle, elle abjura ses erreurs passées, et prononça le serment solennel qui la rendait enfant soumise de l'Eglise catholique.

La beauté et la grandeur de cette cérémonie firent couler des larmes des yeux de tous les assistants. La nouvelle convertie fut baptisée sous le nom de Sarah-Elizabeth Sophie. Elle eut pour parrain M. Anselme Marmen, capitaine du vapeur *Le Druid*, et pour marraine Mme Marmen, sa belle-mère. M. l'abbé Sexton présidait à cette cérémonie.

Le lendemain matin, Mme Marmen recevait pour la première fois la manne céleste, dans la sainte communion.

Ici encore, un grand nombre de fidèles avaient le bonheur d'être témoins de cette pieuse cérémonie. Après la messe, dite à la chapelle du Sacré-Cœur, le célébrant, M. Sexton, rappela à

cette enfant de prédilection les grands bienfaits dont elle avait été l'objet de la part du Seigneur. Il développa ces paroles du cantique de la Sainte-Vierge : Celui qui est tout puissant a fait en moi de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.*—(*Journal de Québec.*)

Communiqué.

Le Père de Smet, qui vient de mourir en odeur de sainteté, avait collecté, dans ses différents voyages en Europe, \$330,000, qu'il consacra à l'entretien des missions parmi les sauvages de l'Amérique. Il employa pour le même but apostolique cinquante mille piastres données par ses propres parents, en Belgique. Appartenant à une famille si riche, il eut pu goûter à son aise les jouissances que procure la richesse et la grandeur dans le monde; mais, il préféra passer sa vie parmi les Indiens afin de les évangéliser, et, au lieu d'un bonheur passager sur la terre, il est allé recueillir au ciel une couronne éclatante qui brillera sur son front éternellement.—(*Foyer Canadien.*)

Un journal des Etats-Unis énumère ainsi les ordres monastiques dans les Etats-Unis :

Les jésuites ont en tout vingt collèges où ils confèrent les grades, et six noviciats. La congrégation américaine des jésuites compte environ 1,000 membres. Le nombre des bénédictins n'excède pas 200 à 300.

Leur maison principale est située à Lairobe, sur le Pensylvanie Central Railroad, et ils ont un collège à Atchison, (Kansas). Il y a à

petit près de Franciscains moines qui mènent une vie purement monastique quoique s'occupant un peu de l'éducation de la jeunesse.

Après les jésuites, ceux qui ont le plus d'influence sont les dominicains. Ce sont eux qui fournissent à l'Eglise ses grands théologiens et ses philosophes. Ils n'entretiennent pas d'écoles mais ils emploient la plus grande partie de leur temps à voyager de place en place, partout où l'on a besoin de leurs services, et quand ils ne sont plus employés ils retournent à leur couvent.

Leur maison mère à Ste. Rose, comté de Washington, (Kentuckey), a été fondée en 1848 par des membres de l'ordre. Leur congrégation ne dépasse pas 200 membres.

Les rédemptoristes ayant à peu près le même nombre de frères, forment un ordre strictement contemplatif. Il y a dans les Etats-Unis soixante quinze membres de l'ordre si sévère des trapistes, dont la maison mère est à Gethsémanie (Kentuckey) et les maisons secondaires à Louisville et à Nashville.

Les frères Augustins ont leur siège à Philadelphie. Indépendamment de tous ces ordres on trouve encore en Amérique, les résurrectionnistes, les lazaristes, les sulpiciens et les paulistes. Les lazaristes ont des séminaires au cap Girardins, Nouvelle-Orléans, Philadelphie et Louisville. Leur nombre total ne dépasse pas deux cents. On ne trouve des sulpiciens que dans le Maryland.

Les paulistes forment un ordre nouveau et très religieux ; il a été fondé à New-York par

le P. Aecker, mais il n'a pas encore réuni 25 adhérents.

En résumé, il n'y a pas aux Etats-Unis plus de 3,000 religieux, pendant qu'on compte plus de 7,000 religieuses dans les différentes maisons et au moins 3000 sœurs de charité.

—ooo—

Hommage au mérite.

M. A. T. J. Levasseur, de Lévis, a conçu l'heureuse idée d'élever à la mémoire de notre grand artiste Québecquois, M. Dessane, un monument, sous forme de biographie. L'idée est patriotique et mérite, certes, l'encouragement de tous les amis de l'art. Comme célébrité musicale, M. Dessane occupe sans contredit le premier rang dans notre galerie nationale. Il a été ici le pionnier de l'art, et Québec lui doit le goût artistique qui le distingue, l'introduction de la bonne musique, l'étude sérieuse de l'art. L'idée conçue par M. Levasseur est donc une idée patriotique et nationale, et nous l'en félicitons.

La Brochure aura plus de 100 pages et contiendra, outre une notice biographique, une splendide gravure sur acier de l'artiste, quelques unes de ses compositions les plus célèbres, et les diplômes qu'il a obtenus au conservatoire, lithographiés d'après les originaux. Le tout pour le prix modique de \$0.75. L'ouvrage paraîtra dans quelques semaines et rencontrera, nous en sommes sûr, l'encouragement qu'il mérite.

Un livre de souscription a été déposé à notre Bureau. Nous serons heureux de recevoir celles qui nous seront données. Nous espérons que les artistes et les musiciens tout de notre ville et de notre District se feront un devoir de se procurer cet ouvrage. N'oublions pas que c'est le moyen d'encourager la culture des arts parmi nous.

— 000 —

Lettre du capitaine Fry à sa femme.

Les journaux de la Nouvelle-Orléans ont publié la lettre écrite par le capitaine Fry, commandant du *Virginus*, à sa femme, quelques heures avant son exécution. Il est difficile de la lire sans une émotion profonde. En voici la plus grande partie :

“ A bord du navire de guerre espagnol *Tornado*. ”

“ Santiago de Cube, 6 nov. 1873.

“ Ma bien aimée Dita, quand je t'ai quitté je ne pensais guère que nous ne devions plus nous revoir dans ce monde. Il me semble tout étrange ce soir, le jour même de la naissance d'Annie, d'être tranquillement assis, par un beau clair de lune, dans une magnifique baie de Cuba, pour t'écrire cette lettre d'adieux, ma chère, ma tendre femme, en pensant à ton amère douleur, qui est en ce moment mon seul motif de regret.

“ J'ai été jugé aujourd'hui, et le président de la cour martiale m'a demandé la permission de m'embrasser en me quittant, et il m'a pressé sur son cœur. J'ai donné une poignée de main à

chacun des juges, et le secrétaire de la cour, qui servait d'interprète, m'a promis comme une faveur spéciale, d'assister à mon exécution, qui aura lieu, me dit-on, dans très peu d'heures après le prononcé de ma sentence. J'ai eu une conversation très gaie et très agréable sur mes funérailles, auxquelles je dois aller dans si peu de temps. Combien de temps, je ne puis encore le dire.....

“ Ma tendre bien-aimée, tu pourras supporter cela pour l'amour de moi, car je serai avec toi si Dieu le permet. Quoique je sache qu'il ne me reste plus que peu d'heures à vivre, je ne suis pas triste. Je sens que je serai bientôt avec toi, chère Dita, et tu n'aura pas peur de moi. Prie pour moi et je prierai avec toi.

“ On va faire un terrible holocauste des hommes du *Virginus*, et je crois que c'est un sacrifice bien inutile, car les pauvres gens ne pensent avoir commis aucun crime ; ils ne connaissent même pas le sort qui les attend. J'espère que Dieu me pardonnera si je suis à blâmer pour ce qui arrive.

“ Si tu écris au président Grant, il ordonnera probablement que ma paie te soit comptée après ma mort jusqu'au jour de ma démission. J'espère, ma chère Dita, qu'on te montrera désormais plus de bienveillance. Ne crains pas la mort quand elle viendra pour toi ; elle sera comme l'ange du repos, envoyé par Dieu. Souviens-toi de cela.

“ J'espère que mes enfants oublieront la rudesse de leur père et se souviendront de son amour et de sa sollicitude pour eux. Puissent-

ils toujours pratiquer leur religion et prier pour moi. Dis-leur que le dernier acte de ma vie sera une publique profession de foi et d'espérance en Celui dont nous ne devons pas avoir honte, et qu'on ne doit pas refuser ce témoignage public par un sentiment de timidité ou de fausse modestie. Puisse Dieu nous sauver tous.

“ Ma douce, ma chère, ma bonne Dita, nous nous rejoindrons bientôt. En attendant, adieu pour la dernière fois.

“ Ton dévoué,

JOSEPH FRY.

— 000 —

Langage admirable d'un chef d'Etat.

Tous les gouvernements de nos jours, paraissent frappés d'aveuglement, et sont en dehors de la voix que leur a tracée la divine providence.

Un seul fait exception ; c'est celui de la république de l'Equateur dans l'Amérique Méridionale.

Là, on a la preuve éclatante des prodiges que peut opérer un gouvernement vraiment catholique. Son armée est comme une communauté religieuse ; ses finances sont dans l'état le plus prospère ; l'éducation y fait les plus grands progrès, dans toutes les classes ; enfin, la vertu se pratique au grand jour, et le vice est honni.

Voici en quels termes le président de l'Equateur terminait le message qu'il adressait aux Chambres législatives de 1873, siégeant à Quito.

“ Nos rapides progrès ne nous serviraient de

rien, si la république ne s'élevait pas en moralité, à mesure que les mœurs se réforment par l'action libre et toute-puissante de l'Eglise catholique.

“ Nous recueillerons encore des fruits plus abondants, lorsque les ouvriers apostoliques seront plus nombreux, et qu'on n'y verra pas, comme dans le diocèse de Portoviego, des paroisses populeuses manquant de prêtres pour les desservir. Nous devons donc seconder nos vénérables évêques, afin que les ecclésiastiques séculiers ou réguliers, obligés de voyager, soient payés de leurs frais, et porter à 300 dollars le traitement des curés de la montagne ; celui qu'ils reçoivent actuellement ne leur permettant pas de subsister.

“ Les missions orientales réclament aussi votre généreuse protection. La vraie civilisation, la civilisation de la croix, a pénétré d'une manière admirable sur les rives du Napo, grâce à ces missionnaires unis, qui, inutiles à Guala-guiza, s'y sont transporté avec l'approbation du gouvernement ; et les écoles dues au zèle des infatigables fils de la Compagnie de Jésus, préparent pour ces contrées riches, mais incultes, des jours de lumière et de prospérité. J'ai la ferme espérance que le nombre des missionnaires s'accroîtra dans un bref délai.

L'Etat de nos finances nous permet largement d'accomplir le devoir que nous impose le concordat, d'encourager et de faciliter les missions, ainsi que l'obligation de contribuer aux réparations et à la restauration des temples, détruits par les tremblements de terre, tels que la cathé-

drale et les églises de l'archidiocèse, les églises de la province de Imbabura et celle du canton d'Alausi, ruinées les unes en 1868, les autres dans le cours de l'années précédente.

“ Il n'est pas moins impérieux le devoir qui nous incombe de secourir N. S. P. le Pape, alors qu'il est dépouillé de ses domaines et de ses revenus. Vous pouvez lui destiner le dix pour cent sur la partie du dixième concédé à l'Etat. L'offrande sera modeste, mais elle nous permettra au moins de prouver que nous sommes les fils loyaux et affectionnés du Père commun des fidèles, et nous le prouverons tant que durera le triomphe éphémère de l'usurpation italienne.

“ Puisque nous avons le bonheur d'être catholiques, soyons-le logiquement, ouvertement, soyons-le dans notre vie privée, dans notre existence politique, et confirmons la vérité de nos sentiments et de nos paroles par le témoignage public de nos œuvres.

“ Non satisfaits de réaliser tout ce que je viens de vous indiquer, effaçons de nos Codes jusqu'au dernier vestige de l'hostilité contre l'Eglise, puisqu'il y restent encore certaines dispositions de l'antique et oppresseur réganisme espagnol : les tolérer serait désormais une honteuse contradiction et une misérable inconséquence.

“ En tout temps, une pareille conduite devrait être celle d'un peuple catholique ; mais aujourd'hui, en ce temps de guerre implacable et universelle contre notre sainte religion ; aujourd'hui que les apostats en viennent jusqu'à renier, dans leurs blasphèmes la divinité de Jésus, notre Dieu et notre Seigneur ; aujourd'hui que tout se ligue,

que tout conspire, que tout s'acharne contre Dieu et son Oint, qu'un torrent de méchanceté et de fureur jaillit du fond de la société bouleversée contre l'Eglise, et contre la société elle-même, comme lors des terribles commotions du globe terrestre, surgissent de profondeurs inconnues des rivières formidables d'une fange corrompue ; aujourd'hui, dis-je, cette conduite conséquente, résolue, avantageuse, est pour nous obligatoire, puisque l'inaction pendant le combat est une trahison ou lâcheté.

“ Donc, continuons notre œuvre, ainsi qu'il convient à des sincères catholiques, avec une invincible fidélité, sans mettre notre espérance en nos faibles forces, mais en la puissante protection du Très-Haut. Heureux, mille fois heureux, si le Ciel veut bien nous accorder la récompense de continuer à combler notre chère patrie de ses bénédictions, et heureux moi-même si je parviens à mériter la haine, les calomnies et les insultes des ennemis de Dieu et de notre foi.

“ GABRIEL GARCIA MORENO. ”

“ Quito, le 10 août 1873.

— 000 —

M. Michel Guérin Curé de Pontmatu.

(Suite du second numéro.)

Rentré au séminaire, Michel Guérin se montra d'un caractère gai, vif, enjoué, et ce caractère il le conserva toute sa vie. Sa bonté native et si

grande qu'il était difficile d'en reconnaître les limites, lui donnait un attrait immense ; il n'avait point d'ennemis ni d'envieux : en le connaissant, on devenait son ami. Il s'ignorait lui-même et n'agissait que sous l'inspiration qui le dirigeait ; l'ostentation lui était inconnue. Jamais il se mit en évidence ; comme individualité et comme talent, il se dérobaît plutôt, mais, en le devinant, on admirait forcément ses vertus, et si une bonne action se produisait et que l'auteur n'en fut pas connu, " c'est encore, disait-on, notre *saint* qui a passé par là. " Tel est le surnom que se plaisaient à lui donner les jeunes séminaristes. Esclave du devoir, humble et bon, tels étaient les points saillants de sa nature. C'est ainsi que ses anciens condisciples dont la mémoire a conservé l'empreinte de ses vertus, tracent à grands traits son portrait, et ceux qui l'ont connu dans tout le cours de sa vie attestent qu'il les a pratiquées avec la plus constante fidélité. A la fin de sa carrière, et après qu'il eut revêtu la mosette de chanoine, on remarquait encore cet oubli de lui-même, qui le caractérisa toujours et les autres vertus qui jetèrent sur sa jeunesse un si grand éclat, malgré toute son humilité.

Son excellente mère, à force de sacrifices, eut le bonheur de le voir achever ses études et se revêtir enfin de ses habits de prêtre.

Un témoin de son ordination assure qu'il n'y eut jamais séminariste plus fervent, et que nul ne se prépara mieux que lui à recevoir ce sacrement. On le voyait si plein de la grâce divine que ses amis recherchaient les occasions de se

rapprocher de lui, et de recueillir ses paroles vivifiantes. S. G. Mgr. l'évêque du Mans témoigna hautement, à cette occasion, de la fervente piété avec laquelle Michel Guérin se consacra à Dieu, et dont chacun de ses actes, pendant toute sa vie, se montra toujours comme une nouvelle preuve. En le voyant célébrer la sainte messe, œuvre par excellence du prêtre, où il participe à la toute-puissance divine, l'assistant tombait dans l'admiration et son âme était transportée vers Dieu sur les ailes de la foi.

C'est le 17 juillet 1820 que M. Michel Guérin fut ordonné prêtre, et il reçut bientôt sa nomination de vicaire à Saint-Ellier avec la charge de desservir Pontmain. L'évêché de Laval n'existait pas à cette époque, et la paroisse de Saint-Ellier, dont Pontmain était succursale, appartenait au diocèse du Mans. L'histoire nous montre la religion en grand honneur en la chapelle de l'antique manoir et dans la ville de Pontmain, car Pontmain avant de devenir un simple village, fut une cité puissante, une tête de châtellenie, avec sa cour, ses princes, ducs et seigneurs ; mais on sait que le château fut assiégé et pris, et la ville ruinée, une première fois, en 1733, par les Anglais. A partir de l'année suivante, un vicaire fut desservant de Pontmain. Avant 1789, M. l'abbé Capdelaine était chargé de ce service, M. Bazin lui succéda, et dom Piolin (*L'Eglise du Mans*, t. II. p. 593) nous apprend qu'il fut déporté pendant la tourmente révolutionnaire avec quatre cent deux prêtres du diocèse du Mans, qui la plupart moururent pour la foi. M. l'abbé Bazin, pendant son exil,

sut entretenir avec les Pontmainais une correspondance édifiante où se révèlent la piété, le zèle et le dévouement du pasteur, en même temps que l'amour, le respect, et la reconnaissance des paroissiens. Revenu en 1799, après six années d'exil, il fut nommé, lors du concordat, curé de Saint-Ellier, où il mourut trente ans après, âgé de soixante-dix-neuf ans. M. Bazin eut un digne successeur, M. l'abbé Tencé, qui n'avait pas émigré, était resté en sûreté sous la protection de ses paroissiens, et leur administrait en secret les sacrements pendant la terreur. La mort l'enleva à sa famille spirituelle le 27 janvier 1829.

Ces trois bons pasteurs furent très bien aimés et vivement regrettés ; il est facile de s'en convaincre auprès des vieux villages de Pontmain, qui en ont conservé de doux souvenirs, et vénérent encore leur mémoire. Ils avaient laborieusement défriché le sol qu'un autre, prédestiné à cette mission, allait rendre fertile : à M. l'abbé Michel Guérin était réservé le suprême bonheur de voir, après trente-cinq années de labours, son sacerdoce couronné du plus grand événement contemporain. Chapelain, desservant la pauvre succursale, il ne tarda pas à s'intéresser vivement aux pieux habitants, et à se prodiguer à eux, sans reculer jamais devant les plus rudes fatigues. Habitant St. Ellier, il se rendait chaque jour à Pontmain, pour exercer le saint ministère. Les Pontmainais, d'une nature simple, bonne et sympathique, ne tardèrent pas à l'aimer, à s'attacher à lui et à le supplier de venir résider parmi eux, et d'être leur curé. Des difficultés

contrarièrent ce projet, et furent vaincues par le temps et la persévérance de l'union et de la parfaite entente du chapelain avec ses administrés. Enfin, en 1836, Mgr. Bôivier, évêque du Mans, confia ce petit troupeau de cinq cents âmes à M. l'abbé Michel Guérin, qui en accepta la charge avec joie.

L'esprit de Voltaire soufflait alors sur la France, et l'enveloppait comme d'un suaire, le vieux coq gaulois remplaçait les fleurs de lys et le vandalisme dispersait les restes des monuments féodaux. Une bande de chercheurs de trésors s'abattit sur les ruines du château fort de Pontmain, et fouillèrent jusqu'aux fondations du castel et de son antique chapelle. Leur rapacité fut peu récompensée, et ils trouvèrent ce qu'il ne cherchaient pas, la preuve de l'existence, dans ce manoir, aux temps anciens, du culte de Marie. Le jeune abbé n'avait pas besoin de ce stimulant, il vit néanmoins dans cette trouvaille, au commencement de son apostolat, comme une invitation céleste d'appuyer fortement sa mission de prêtre sur le culte de la mère de Dieu. Parmi de nombreuses pièces de monnaie, dont quelques-unes en or et en argent, du temps des anciens ducs de Bretagne et des rois anglais contemporains de la guerre de cent ans, on découvrit du cachet avec l'empreinte de l'image de la très-sainte Vierge, portant l'enfant Jésus sur ce bras gauche ; la main droite étendue tenant un lys. Un religieux avec sa coule, à genoux, les mains jointes et la tête levée vers la mère de Dieu, prie avec ferveur. Autour on lit son nom : *Raoul le Breton.*

Cette relique d'un culte qui lui était si cher fit sur le cœur du nouveau pasteur de Pontmain une profonde impression, en raison des souvenirs antiques qu'elle rappelait, de l'époque à laquelle elle se montrait à lui, et des événements qui avaient amené sa découverte. L'heureuse empreinte de ce cachet fit vibrer au fond de son âme l'écho de cette voix intérieure et mélodieuse qui lui parlait depuis son enfance, et dans l'attitude fervente du religieux en prières, il eut un modèle à suivre. Il avait toujours eu pour Marie une dévotion ardente, visible dès l'âge le plus tendre et qui ne fit qu'augmenter ; depuis cette époque, elle prit un nouvel élan, se développa, s'affermir encore, et il rendit à la Reine des cieux et de la terre un culte incessant. Il ne se passa plus un jour de sa vie sans qu'il demeurât plusieurs heures agenouillé, en prières, devant la sainte image de la mère de miséricorde.

Plein d'ardeur et de zèle, le pieux abbé s'était mis à l'œuvre, en attendant l'érection de cette nouvelle paroisse qui ne fut reconnue par le gouvernement qu'en 1840. Pendant les quatre années qui s'écoulèrent entre l'investiture ecclésiastique et la reconnaissance dite légale de l'autorité civile, notre jeune abbé desservant-curé de Pontmain eut à vaincre mille difficultés qu'un autre n'eût pas surmontées ; mais sa constance devait subir d'autres épreuves, et le ciel lui réservait le triomphe du juste.

Pontmain ne possédait plus, depuis de longs siècles, qu'une pauvre petite chapelle, dédiée aux apôtres saint Simon et saint Jude, où le

culte avait commencé et dont les portes avaient été ouvertes aux fidèles le 28 octobre, on ne sait quelle année, mais à une époque reculée. Pénétré des saints devoirs, brûlant d'un amour sacré, l'âme du jeune abbé, lorsqu'il visita pour la première fois l'intérieur nu, froid, désolé de l'humble sanctuaire, entouré d'un groupe de chaumières qu'enveloppait une atmosphère humide et sombre, l'âme du jeune abbé fut accablée de tristesse. Il pria et les effluves de son ardente prière allèrent droit à Dieu, pour retomber sur lui en rosée céleste. Il se sentit appelé à cultiver et à rendre fertile un coin de terre qui avait eu ses jours de splendeur dans l'antiquité, ses époques de décadence et ses siècles de misères correspondants aux jours où la religion y avait été florissante et où les guerres et les révolutions l'avaient dévasté en dispersant sa population. En regardant, autour de lui, ces simples villageois déshérités des joies religieuses, privés des douces consolations du culte, abandonnés, pour ainsi dire, à eux-mêmes et qui avaient néanmoins conservé intacts les traditionnels sentiments de piété, M. l'abbé Michel Guérin se sentit ému, touché au cœur, et une lueur d'en Haut lui donna intérieurement un premier pressentiment de sa mission, en ce lieu ignoré du monde et des grandes choses qu'il devait voir plus tard s'y accomplir.

La chapelle de Pontmain était dépourvue du plus strict nécessaire. Sa nef était insuffisante pour la population, la pluie pénétrait à travers le toit, les murailles menaçaient ruine. Tout

manquait, le sanctuaire lui-même était comme s'il n'existait pas, il fallait pourvoir à tout et tout rétablir, c'est-à-dire tout créer. Voilà la situation que nul autre peut-être n'aurait acceptée, et dont notre jeune abbé pouvait seul tirer les magnifiques résultats qui, aujourd'hui font l'admiration du monde catholique. En devenant curé de Pontmain, M. Michel Guérin demanda instamment à Dieu et à la très-sainte Vierge de rendre fructueux son apostolat, et il en obtint de nombreuses faveurs, en attendant que la Reine du ciel apparût au-dessus de ce sol dont les sentiers avaient été arrosés de ses larmes, et que d'incessantes prières avaient sanctifié.

C'est un prodige permanent que la vie entière de ce bon prêtre. Il connaît la pauvreté générale des habitants du village de Pontmain et ne s'en effraye pas, en présence même de tout ce qu'il a à faire, à accomplir, à réaliser. Rien ne l'étonne. Il lui faudra bâtir une église depuis la fondation jusqu'aux combles; la pourvoir d'autels, de décorations, de vases sacrés, de confessionnaux, de chaire à prêcher, d'ornements, de sièges, de tout ce qui est nécessaire au culte, et pour cela il faudra de l'argent, beaucoup d'argent. Qu'importe? il est pauvre, ses paroissiens le sont aussi, mais il sait que l'humble obole que la piété verse à Dieu, est par-là même centuplée; et d'ailleurs s'il faut des miracles, il en a le pressentiment, le ciel les accomplira.

Disons-le en très-peu de mots, grâce au zèle du bon pasteur, à la pieuse générosité des habitants et surtout aux largesses d'une fervente

chrétienne, feue Mme Morin, dont la mémoire est en vénération dans le pays, une église s'éleva au milieu du village, se meubla simplement mais convenablement, et se pourvut avec le temps de tout ce qui est nécessaire au culte. L'instruction des enfants est une chose de grande importance, une maison d'école fut fondée. Trois Sœurs, religieuses adoratrices de la justice de Dieu, y instruisent avec le plus grand dévouement les garçons et les filles.

(A continuer)

— 000 —

“ Le Collégien.”

Tel est le titre d'une publication semi-mensuelle, qui s'édite au collège de St. Hyacinthe. Quoique cette feuille ne soit encore qu'à son quatrième numéro, nous l'avons déjà en très haute estime ; car nous sommes sûr que notre jeune confrère saura toujours intéresser tous ses lecteurs, tant de l'intérieur de la vénérable maison, où il a pris naissance, que ceux du dehors. Qu'il persévère dans la voie qu'il s'est tracée, et le *Collégien* sera un livre précieux qui, tout en édifiant ceux qui le liront, saura encore les amuser agréablement, et les instruire.

Nous désirons d'autant plus le succès pour notre nouveau confrère, que nous sommes, pour ainsi dire, de la même famille, et que nous avons un but analogue, sous plus d'un rapport.

— 000 —

Bulletin de l'Union Allet.

Nous avons reçu le troisième numéro du *Bulletin de l'Union Allet*. Comme ses aînés, il est bien rempli, et intéressera, à coup sûr, ses nombreux lecteurs. Ses colonnes renferment un article que nous avons parcouru avec une joie d'autant plus grande, que nous partageons en tout sa manière de voir, sur le sujet qu'il traite. Il démontre sûrement que nos zouaves pontificaux, ont plus fait, pour attirer au milieu de nous une immigration probe, honnête et morale, que la plupart des agents qui ont été envoyés, à grands frais, dans les différentes parties de l'Europe.

Nous aussi, nous sommes sincèrement convaincus que le passage de ces vaillants soldats, de ces généreux chrétiens à travers la France, l'Italie ; que leur séjour à Rome a donné la plus avantageuse opinion de la moralité et des autres qualités de notre peuple ; qu'ils ont attiré sur lui, les bénédictions du Ciel et des hommes.

Tous donc, nous devons de la reconnaissance à ces généreux défenseurs du Saint Siège, comme citoyens et comme catholiques, puisque leur sainte croisade nous a valu de précieux avantages temporels et spirituels ; et notre gouvernement ne saurait rien faire de plus digne d'éloges, que de lever les obstacles qui s'opposent au progrès de la colonie qui vient de s'établir sur les bords du lac Mégantie.

L'Union des Cantons de l'Est est entrée dans sa huitième année, plein de vigueur et fidèle comme le passé, aux principes conservateurs. Nos meilleurs souhaits et nos sincères félicitations.

— 000 —

FAITS-DIVERS.

MOYEN SIMPLE ET EFFICACE POUR ENLEVER DE L'OEIL DES CORPS ÉTRANGERS.— Quand une poussière, un grain de sable, de tabac, etc., est entré dans votre œil, sous la paupière supérieure ou sous la paupière inférieure, défendez-vous de fermer l'œil ou de le frotter avec les doigts, vous augmenteriez ou vous prolongeriez une douleur déjà vive par elle-même. Au contraire, avec un courageux effort, tenez votre œil grandement ouvert et fixez un objet quelconque ; après une minute au plus, pendant laquelle vous aurez à peine senti la douleur, le corps étranger ne sera plus sous la paupière, vous le trouverez à l'angle intérieur de l'œil, contre le nez, ou bien il aura disparu.

— Voici, résumé en chiffres, le degré d'activité que la correspondance électrique a acquis chez différents peuples pendant l'année 1871 :

France, 7,447,000 dépêches ; Angleterre, 4 millions (non compris 700,000 télégrammes pour le service exclusif de la presse, qui jouit d'une réduction de taxe) ; Etats-Unis, 12,404,000 ; Italie, 2,583,000 ; Suisse, 1,517,000, sans compter 109,000 dépêches de service ; Allemagne, 7,108,000 ; Autriche, 3,794,000 ; Belgique, 2,380,000 ; Hollande, 2,050,000.